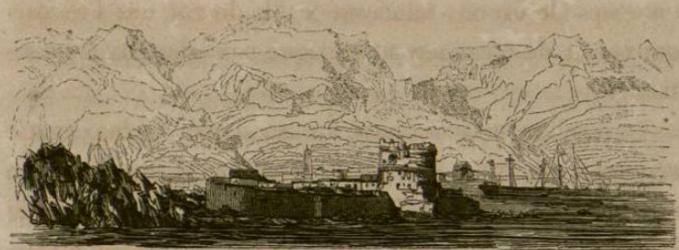


un coups de canons saluèrent le fils du roi des Français qui venait de terminer au Mexique son glorieux apprentissage.

Le pavillon espagnol hissé au grand mât de la corvette répondit à la courtoisie de la *Esperanza*; un salut d'un nombre égal de coups de canon annonça aux habitants de la Havane que la *Créole* lui faisait ses adieux et qu'elle quittait à regret une rade amie.



CHAPITRE XVII.

Retour.

Une des plus riches possessions des États européens dans le Nouveau-Monde est, sans contredit, l'île de Cuba; le sucre, le café et le tabac, ces précieuses denrées dont le transport en Europe emploie tant de navires et forme tant de matelots, croissent dans cette île avec une prodigieuse abondance; le tabac surtout forme le revenu le plus clair et le plus à l'abri des découvertes que l'on pourrait faire en Europe; on a pu extraire la matière saccharine d'autres plantes que de la canne à sucre; quelques imitations ont pu, pendant peu de temps, il est vrai, remplacer

le café, mais le tabac de l'île de Cuba est toujours resté le seul que les véritables connaisseurs ont apprécié.

En entrant dans la ville de la Havane, on voit cette source de la richesse de l'île se reproduire sous bien des rapports divers, en feuilles, en bottes, en cigares gros et petits, en cigarrites, en carottes, etc., etc.; de nombreux ouvriers, esclaves pour la plupart, sont occupés, dans des boutiques généralement obscures, à la confection des différentes manières de préparer le tabac; rien n'en est perdu, et c'est peut-être la seule chose qui ne paraisse pas chère aux yeux d'un Européen; car dans ce riche pays, où l'or est commun, les dépenses ne sont nullement en rapport avec celles de l'Europe.

La monnaie la plus petite (celle qui en quelque façon pourrait être comparée à nos centimes) est le *medio*, c'est la seizième partie du *peso*¹, puis vient le réal, la *peseta* (la monnaie de 4 réaux), et enfin le peso ou *peso duro*. Les monnaies d'or sont le *peso de oro*, le *doblon de oro* (quatre pesos); la *media onza* (huit pesos) et la *onza de oro* (seize pesos), on voit qu'il n'y a pas de monnaie de cuivre, et que la plus petite de celle d'argent représente à peu près trente et quelques centimes de notre monnaie. Aussi les dépenses sont-elles proportionnées à cette différence, ce qui rend le séjour des colonies extrêmement coûteux à nos officiers de marine.

J'ai déjà dit ailleurs que les rues de la Havane sont étroites, bien que se coupant généralement à angles droits;

¹ La valeur du peso varie de 5 francs 25 centimes à 5 francs 30 centimes, selon le change.

je dois ajouter que la construction des maisons est de la plus grande simplicité, généralement composées d'un rez-de-chaussée et d'un seul étage au-dessus; elles sont percées de larges fenêtres si nécessaires sous ce climat brûlant pour entretenir une ventilation salubre; le soir, la famille rassemblée dans un grand salon situé au rez-de-chaussée, reçoit des visites et savoure la fraîcheur en jouissant de la vue des passants, car on peut dire en quelque façon que les Havanais vivent dans la rue; le peu de terrain qu'occupe la ville, eu égard à sa population, a fait naître un singulier usage; assez généralement, c'est dans le salon qu'est remise la *volanta* ou *quitrin*, cette espèce de cabriolet dont j'ai déjà parlé, et comme la maison n'a qu'une porte donnant de la rue sur le salon, c'est également par là que l'on fait passer le cheval qui y est attelé, pour le mener dans les dépendances intérieures de la maison, où se trouve l'écurie: il va sans dire qu'il n'y a pas de tapis dans le salon; quelquefois cependant une natte (*estera*) recouvre le plancher. Dans la plus grande partie des maisons, il y a un piano, et le goût de la musique est assez généralement répandu; aussi une promenade nocturne n'est-elle pas sans charme dans les rues de la Havane.

Malgré la simplicité de la majeure partie des maisons de la Havane, quelques-unes, entre autres celle du comte de Fernandina, sont d'une grande magnificence, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Le général Tacon, cet habile administrateur, a rendu, par sa fermeté, d'immenses services à cette colonie; avant 1829, époque où il fut nommé capitaine-général de Cuba, les rues de la Havane, quelquefois même en plein jour,

étaient parcourues par des voleurs qui, à l'aide de la violence ou du meurtre, avaient semé dans cette grande et riche ville une espèce de terreur; il était presque impossible, la nuit, de sortir sans être armé; mais le général Tacon sut, en peu de temps, purger la Havane et ses environs de ces malfaiteurs; son successeur, le général Ezpeleta, suit cet exemple, et la Havane est maintenant un des points du globe où la sûreté individuelle est le plus respectée.

Parmi les lieux que je visitai aux environs de la Havane, je parlerai de Regla et de Guanabacoa; Regla est un bourg très-peuplé et composé presque exclusivement de toutes les personnes employées à la construction des navires et à tout ce qui compose leur armement ou grément, charpentiers, voiliers, serruriers, cordiers, partout une grande activité se fait remarquer, et l'aisance paraît régner dans cette industrielle population.

Dans l'excursion que je fis à Guanabacoa, je fus accompagné par M. Suquet, l'un des chirurgiens de l'*Iphigénie*; partis de cette frégate, nous traversâmes la rade pour aller débarquer à l'habitation d'un de nos compatriotes, le docteur Bélot, qui a établi une maison de santé où sont reçus nos marins, officiers et matelots; c'est un grand et vaste établissement, où toutes les améliorations que le progrès de la science a indiqués sont scrupuleusement mises à exécution; c'est une heureuse idée que notre compatriote a su réaliser; là les malades, auparavant réduits à l'air étouffé d'une batterie ou à l'ennui d'une petite chambre, si ce sont des officiers, jouissent d'un local vaste et aéré, leur vue peut se reposer sur un pays d'une nature aimable; conva-

lescents, un jardin leur sert de promenade, et à l'ombre de beaux palmistes, ils peuvent recouvrer plus promptement la santé.

En sortant de l'hôpital Bélot (c'est le nom qu'il porte), nous nous enfoncâmes dans des plantations de bananiers et de cocotiers, aucun sentier ne se présentait à nous, nous nous guidions, pour regagner la grande route, sur une hauteur qui nous la cachait; le soleil venait à peine de se lever, et bien que nous fussions au premier jour de février, il faisait une chaleur étouffante; en peu de temps nous fûmes au terme de notre voyage, le beau et grand bourg de Guanabacoa.

Ce ne serait pas exagérer que de l'appeler une petite ville; des rues larges, une belle place, une belle église, des maisons bien construites, toutes les recherches du luxe, forment de cet endroit un séjour délicieux; un petit théâtre procure aux habitants quelques distractions; de jolies promenades entourent cet agréable lieu, et ce serait un des endroits les plus agréables de la terre pour s'y retirer en paix. La proximité de la Havane permet de se procurer sans peine les objets de luxe, et c'est là certainement une des causes de la prospérité de ce bourg.

Les fortifications dont la Havane est entourée du côté de la terre, ne permettant pas à la population, sans cesse croissante, de trouver à se loger, une seconde ville plus considérable que celle renfermée dans les fortifications, s'est élevée à ses portes, c'est ce que l'on appelle la *Ciudad extra muros*; on peut dire que, comme ville, loin d'avoir rien à envier à sa sœur aînée, celle-ci pourrait au contraire lui envier ses rues larges et bien percées, ses maisons,

quelques-unes semblables à des palais, son champ de mars, ses belles promenades et surtout son théâtre nommé *théâtre Tacon*; ce dernier monument serait remarqué, même dans une grande capitale; sa façade extérieure, bien plus monumentale que la salle d'opéra, est située sur une belle promenade plantée des arbres les plus rares et les plus vigoureux; l'intérieur est richement orné, sa disposition est la même que celle du théâtre de l'opéra (de la Havane).

La Havane est la résidence des principales autorités de l'île de Cuba; le capitaine général, l'intendant y occupent des palais d'une grande étendue, sinon d'une grande richesse; ces deux palais sont situés sur une place qui sert le soir de rendez-vous au beau monde, ils occupent chacun une des faces du carré que forme cette place, le troisième côté est formé par des maisons particulières, le quatrième est occupé par une église, petite, mais remarquable par un souvenir précieux: elle est bâtie sur le lieu où les conquérants espagnols dressèrent le premier autel chrétien, sur lequel fut célébré le sacrifice de la messe, pour la première fois, sur la terre d'Amérique.

Le centre de la place est rempli par un jardin planté de fleurs odoriférantes, d'arbres élégants, le tout entretenu avec un soin minutieux; c'est là que le soir un musique militaire rassemble les élégants de la Havane; les dames, descendues pour la plupart de leur *quitrines*, parées de toilettes qui conviendraient mieux à un bal qu'à une promenade, mais que la chaleur du climat explique, font, au pas, plusieurs fois le tour de cette place qui, parfaitement éclairée, est un des lieux de promenade les plus agréables

que j'aie vus de ma vie; arrosée avec soin, on y jouit d'une grande fraîcheur sans avoir à redouter la poussière. Cette dernière considération est à remarquer, car il n'en est pas ainsi des promenades extra-muros, et c'est, avec juste raison, ce qui en éloigne le beau monde.

La cathédrale est la plus vaste église de la ville, ce qui n'est pas dire qu'elle soit bien grande; sa construction remonte à une époque peu reculée: elle est ornée avec richesse, mais avec peu de goût; parmi les nombreux tableaux qui la décorent, un seul peut attirer l'attention du voyageur, c'est un Jésus-Christ montrant ses stigmates à saint Thomas, par *Herrera el Viejo*. Ce tableau peut passer pour un des chefs-d'œuvre du maître. Il y avait si longtemps que je n'avais vu de bonne peinture, que j'éprouvai le plus vif plaisir à le considérer.

Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

L'évêché de la Havane peut être considéré comme un des plus riches du monde chrétien, ses revenus ne montent pas à moins de cent-vingt mille pesos (600,000 fr. environ).

Les autres églises, soit paroissiales, soit des différents couvents, ne répondent pas à l'idée que l'on pourrait s'en former dans un aussi riche pays; elles sont généralement simples pour ne pas dire pauvres: pas de ces beaux autels qui rendent le culte catholique si imposant, ils sont mesquinement ornés et entretenus avec assez peu de soin; je ne pouvais me croire dans un pays qui passe avec raison pour un des plus catholiques du monde.

Les couvents ne sont pas nombreux, et l'on rencontre peu de moines dans la ville; j'avais habité la péninsule avant le décret révolutionnaire qui les a supprimés et, bien que

depuis le commencement du siècle le nombre en ait considérablement diminué, j'en rencontrais infiniment plus en Espagne, toute proportion gardée, que dans la ville de la Havane.

Il y a quelques beaux cafés, ils ne soutiendraient pas cependant la comparaison avec ceux d'Europe, mais les boissons gelées y sont d'un prix modique; cette circonstance est d'autant plus remarquable que l'on est obligé de faire venir des Etats-Unis du nord de l'Amérique la glace qui sert à les confectionner.

Je fus reçu par M. Mollien, consul général de France à la Havane, avec une grande affabilité. M. Mollien, naufragé de la Méduse, possède sur le pays des connaissances vastes qu'il doit à un long séjour et à un esprit d'observation que sa position lui permet de mettre en usage.

Le séjour de la Havane est rendu plus agréable encore par l'aménité et la courtoisie de ses habitants; la société de cette ville passe avec raison pour l'une des plus attrayantes du monde. Les femmes joignent à beaucoup d'esprit naturel les grâces douces et nonchalantes des créoles; et la beauté traditionnelle de leurs mères andalouses s'est augmentée encore sous ce délicieux climat.

Les deux bombardes le *Cyclope* et le *Vulcain* étaient à la veille de leur départ, le commandant du *Cyclope*, M. Olivier, m'offrit le passage à son bord, j'acceptai avec empressement cette offre agréable; j'aurais bien désiré visiter les environs de la Havane et faire une excursion sur le chemin de fer destiné à joindre la Havane au port de Batabanó; le carnaval approchait et j'aurais voulu connaître les amusements de cette colonie pendant cette folâ-

tre époque de l'année, mais si je négligeais l'occasion que m'offrait le départ des bombardes, je courais risque de demeurer ensuite beaucoup plus longtemps à la Havane que je ne l'aurais voulu, aucun navire de l'escadre ne devant retourner en France avant deux mois; je me décidai donc à partir sur le *Cyclope* qui devait mettre à la voile le 8 février.

Je ne pus mettre à exécution qu'un seul des désirs que j'avais formés, le reste de mon temps ayant été employé à peindre et à dessiner tout ce qui se trouvait à ma portée; mais la veille de mon départ était le jeudi de carnaval, et je me rendis au théâtre Tacon, où il y avait un grand bal masqué.

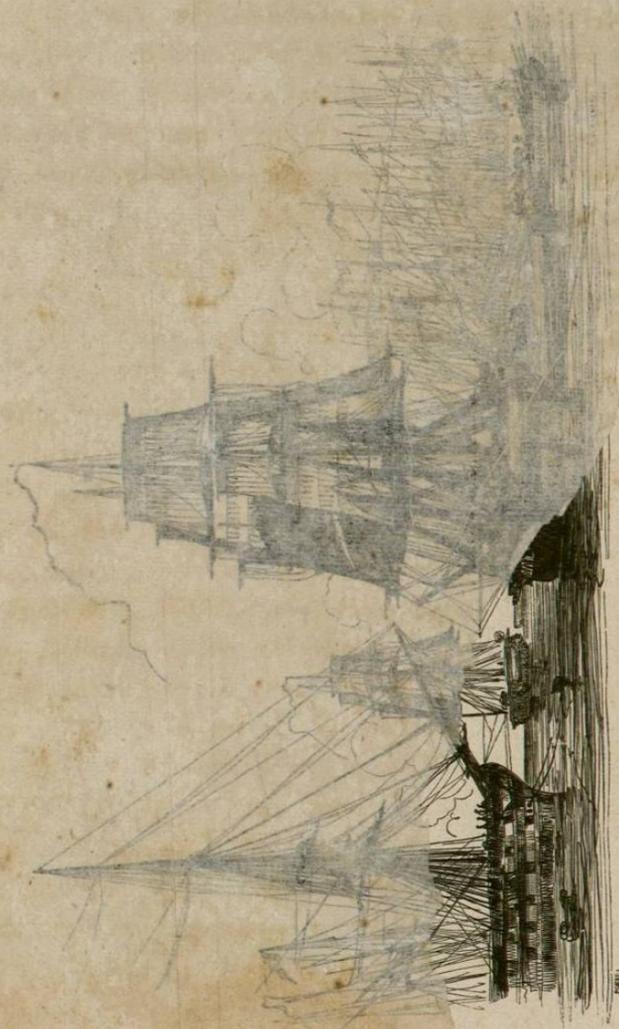
Les environs du théâtre étaient garnis de cuisiniers en plein vent qui apprêtaient des mets qui saisissaient de fort loin l'odorat; une foule immense, foule gaie, riieuse, circulait entre les beaux arbres qui forment la promenade sur laquelle est situé le théâtre Tacon. Je n'ai jamais vu la joie populaire se manifester d'une manière plus franche; de nombreuses boutiques de comestibles, éclairées avec des lanternes enveloppées de papiers aux couleurs variées, donnaient à cette scène quelque chose de magique, et puis c'était une belle soirée, une de ces soirées comme on en a à Paris dans le mois de juillet; c'était toute la gaieté d'un carnaval de Paris, moins la boue et le froid.

Quant à l'intérieur du théâtre, la comparaison que je pouvais faire n'était pas à l'avantage de ce dernier; la salle est immense, il est vrai, mais assez mal éclairée, quelques individus revêtus de costumes qui ne brillaient pas par la fraîcheur, se promenaient assez gravement, n'ayant nulle-

ment l'air de s'amuser; ce que je trouvais de plus piquant, c'est que les déguisements en faveur étaient ceux de nègre ou de cacique, non tels qu'on voit les uns tous les jours, ou tels que la tradition aurait pu conserver les autres dans ce pays, mais de véritables nègres d'opéra avec le masque aux lèvres bien vermeilles et des bracelets d'or aux bras et aux jambes; les caciques ressemblaient à ceux qui accompagnent le bœuf gras dans Paris avec une coiffure et un tonnelet en plumes; la gaieté qui régnait à l'extérieur contrastait avec le ton de contrainte et d'ennui qui pesait dans le bal, et je n'eus pas besoin d'un grand effort de courage pour me résigner à partir sans avoir vu la fin du carnaval.

Le vendredi 8 février, je me rendis le matin à bord du *Cyclope*, le commandant désirait appareiller de bonne heure pour pouvoir donner le jour même, s'il était possible, dans le canal de Bahama; mais par suite de divers incidents, nous ne pûmes partir que vers les deux heures de l'après-midi; le temps était chargé et de larges gouttes de pluie nous présageaient un temps désagréable. Le commandant Olivier avait, eu égard à son grade (capitaine de frégate), le commandement supérieur des deux bombardes, il envoya par signal au *Vulcain* l'ordre d'appareiller, et en même temps nous fîmes la même manœuvre; le *Vulcain* nous précéda pour sortir des passes, et quand nous fûmes près de l'*Iphigénie* que nous élogeâmes, tout l'état-major monté sur la dunette de cette frégate, malgré la pluie qui tombait assez fort, nous adressa un cordial adieu.

Le vent fraîchit lorsque nous fûmes en pleine mer, de longues lames venaient mourir le long du bord, le ciel était couvert de nuages noirs et chargés de pluie; le vent, d'abord



DÉPART DES BOMBARDES.